

Fouzia Oukazi

Le Coran lu
par une femme



**Du même auteur aux
Editions l'Harmattan**

L'École de la république face aux jeunes musulmans
(sous la direction de Hassan Aoummis), 2007, essai

La Femme de l'Emir, 2008, roman

L'Âge de la révélation, 2010, roman

Lila, 2013, roman

EXTRAIT

« Je te dis que l'Homme n'a pas de souci plus torturant que de trouver au plus tôt celui à qui remettre ce don de la liberté avec quoi cette malheureuse créature vient au monde. Mais ne s'empare de la liberté des Hommes que celui-là seul qui apaise leur conscience. »

« Aurais-tu oublié que la paix et même la mort sont plus précieuses à l'Homme que le libre choix dans la connaissance du bien et du mal ? »

« Nous les convaincrons qu'ils ne seront libres qu'en abdiquant leur liberté entre nos mains et en se soumettant à nous. »

*Les Frères Karamazov
Dostoïevski.*

« Car on ne peut s'adresser à l'Un sans que réponde la Miséricorde. »

Le Soufisme, voile et quintessence

Frithjof Schuon.

« Chaque âme est préservée par un gardien »

Coran, 86/4

*A tous ceux, croyants ou non,
qui me permettent de cheminer.*

EXTRAIT

I

C'est en présence des autres qu'on apprend à savoir qui l'on est, ce qui fait qu'on est soi et pas quelqu'un d'autre, en observant ce qui nous semble « étranger » et ne fait pas partie de la culture dans laquelle nous baignons depuis la naissance. « Chez soi », c'est peut-être le pays dans lequel nous venons au monde, la région qui nous a vus grandir, le milieu culturel dans lequel nous évoluons... La France a permis à nombre d'étrangers ou d'immigrés nés dans des pays musulmans de savoir où ils en étaient. On a constaté que pour les premières générations, notamment parmi les ouvriers les plus humbles des années 60, s'attacher à sa religion et à sa culture était fondamental, de l'ordre du vital, tant les conditions de vie et de travail étaient difficiles et abrutissantes. Ignorés et souvent rejetés par la société française, ces hommes et ces femmes ne pouvaient que s'agripper aux valeurs que leurs parents leur avaient inculquées et qui leur permettaient de garder un semblant de dignité. Pour les générations nées en France par la

suite, chacun a dû se définir pour savoir qui il était et d'où il venait, alors que les mêmes critères de rejet ou de stigmatisation ont pu donner les mêmes tentatives d'appropriation religieuse plus ou moins visibles : on pratique de telle façon et on s'habille de telle façon parce que les « autres » n'oublient jamais que nos racines familiales viennent d'ailleurs. Alors même qu'on aurait tendance à vivre sereinement et plutôt vouloir se fondre dans le décor, le rappel constant, au tournant d'une phrase ou d'une question a priori bien intentionnée, vient nous rappeler notre « identité ».

Pour d'autres, l'« identité » n'est qu'une notion dilatée, indéfinissable qui ne repose sur rien de solide. Naître dans un pays précis ne peut constituer une part de l'identité : c'est un hasard, comme celui de naître fille ou garçon. Suivre ou pas la culture inculquée par les parents relève, par contre, du choix personnel. Ce n'est pas parce que l'on ne vit pas dans le pays qui nous a vus naître ou qui n'est pas celui des parents, que l'on perd tout ou partie de cette « identité » transmise. On a dit parfois que des enfants nés dans une famille musulmane ont « l'Islam qui coule dans leurs veines ». Pourtant, la religion fait aussi partie de la culture et relève donc du choix personnel. Nombre de « jeunes » issus, comme on dit, du Maghreb, ont fini par se fâcher avec la religion de leurs pères. Dans certains cas, les enfants deviennent plus rigoristes que les parents, dans d'autres, les enfants se font agnostiques, dans d'autres encore pratiquants très

relatifs, et certains se convertissent. Ces différents chemins qui s'écartent de l'« identité » transmise sont la condition pour « naître » à soi et à l'Univers. C'est ce que les mystiques appellent le « détachement » par rapport aux parents et à ce qu'ils transmettent. Tous les cas de figure peuvent être envisagés. Pourtant, si l'on demandait à ces différents parcours qu'elle est leur identité, ils sauraient certainement répondre, même si sur le plan religieux, la réponse peut être « je me cherche ». La religion ne fait donc pas l'identité, mais fait partie de la culture transmise et plus ou moins acquise ou intériorisée.

Vivre dans un pays comme la France qui non seulement prône la laïcité, mais dont le cosmopolitisme est à la mesure de l'histoire longue qui l'a forgé, permet en tout état de cause de se questionner sur les principes que l'on considère comme assez fondamentaux pour les faire nôtres. Sur les principes et non sur l'identité. Vivre dans un pays comme la France permet de revoir ses certitudes, de les reconstruire ou bien de faire tomber des barrières. Vouloir vivre dans la paix, pratiquer telle religion, avec tels rites et telles prières relève du simple choix et non de l'identité. Comme celui de vouloir s'habiller de telle ou telle manière, faire tels voyages, se marier, fonder une famille... Bien des comportements relèvent de choix personnels. On dit aussi que ces choix peuvent être induits par le hasard, celui des rencontres ou des possibilités ; ce n'est toujours pas une question d'identité, mais un cheminement plus ou moins long

vers les autres ou loin d'eux, ou alors si c'est une question d'identité, elle est en perpétuelle construction/déconstruction/reconstruction. On sait qui l'on est, puis on chemine avec ceux que l'on rencontre, qui peuvent nous fortifier ou nous renvoyer dans les cordes, avec nos doutes et nos certitudes, nos questionnements et nos emballements. Ce sont les principes qui se fortifient ou se relativisent et non notre identité, qui elle, n'a finalement aucune importance. La question fondamentale serait peut-être, non pas qui l'on est, mais que doit-on faire avec ce que la vie nous apporte ? Sachant qu'il faut penser le monde comme un Tout, en étant conscient de sa diversité et de son apparent éclatement.

Comme toutes les autres confessions, l'Islam en France est à présent aussi divers qu'il l'a toujours été : paisible ou rigoriste, peu pratiqué ou ritualiste, fêtard ou assassin, lumineux ou terne... Bref, une valeur, un principe, une donnée culturelle qui évolue en fonction du cheminement de la personne qui le pratique à une époque donnée. La chance de vivre en France et plus particulièrement à Paris donne la possibilité à une personne qui se dit musulmane, de sans cesse questionner cette valeur : non pas « qui » je suis, mais quelle pratique garder pour me sentir bien dans ma peau, pour grandir et aller de l'avant ?

Paris nous donne d'immenses possibilités d'ouverture : visiter une église, une synagogue, un temple, assister à une messe, regarder le défilé du

nouvel an chinois, tout cela ne peut laisser indifférent et nous questionne forcément sur nos propres valeurs et principes. Quelles significations donner à toutes ces manifestations dont on fait partie ? Quels rapports établir avec notre propre personnalité ? Pour ceux qui se veulent musulmans, c'est l'occasion d'interroger l'Islam et son Livre sacré, de vouloir aller au fond des mots et de trouver ce qui fait son Humanité et sa grandeur, de considérer le Coran comme un « lieu de ressourcement » (Arkoun). Les choses sacrées font partie de notre existence, on peut les interroger et se convaincre que le divin a constamment été rappelé par les prophètes pour faire évoluer les rapports sociaux dans le sens humain, pour vivre ensemble et partager. Malheureusement, ces différents rappels, quand ils ont été figés par des officiels experts et responsables, ont souvent mené à l'intolérance et aux tueries.

II

Le présent livre n'est pas pour rappeler ces tueries, mais se veut un modeste exercice de spiritualité : une simple tentative de dire ce que peut représenter Dieu pour une personne née dans la culture musulmane mais vivant en France et de tenter de comprendre comment ce Dieu peut aussi parler à travers le Coran, comme Il a parlé par d'autres Livres sacrés ou chez d'autres peuples qui n'ont pas reçu de « Livre » écrit et ont su peut-être comprendre le message divin en « écoutant » simplement la nature. C'est une espèce de cheminement spirituel particulier, strictement individuel, pour dire ce que le Texte sacré inspire, alors même que les connaissances dites universitaires laissent supposer des explications historiques avancées comme certitude. Ne pas se prévaloir d'une dimension divine dans la compréhension des Textes sacrés rend les choses plus sèches, plus fermées, mais surtout plus désespérantes.

Il ne s'agit nullement ici de faire œuvre de théologie, encore moins d'exégèse. Il s'agit seulement de donner un aperçu d'une lecture d'un Livre sacré par une femme vivant au début du 21^{ème} siècle en France, dans une ville-monde, avec un héritage culturel spécifique et des connaissances universitaires assimilées d'une manière personnelle. Cette lecture féminine ne va évidemment pas reprendre les thèses rabâchées depuis des siècles par les hommes-docteurs de la loi et de la foi. Il ne s'agit pas de se satisfaire des explications déjà connues, mais de donner un autre point de vue, une autre lecture, d'un Coran mis à la disposition de tout un chacun et qui appartient à toutes et à tous, y compris les non-musulmans et les non-croyants. Il est dommage de constater qu'aucune femme ni aucun texte féminin ne font référence dans la compréhension du Texte. Nul n'a pensé demander l'avis des femmes pour les affaires qui les concernent. Pourtant, l'histoire du monde musulman a bouillonné de réflexions et d'inspirations sacrées chez des femmes. Mais la théologie actuelle ne retient que les classiques masculins.

Si certaines questions à propos de ce Texte fondateur d'une civilisation, mais aussi « continuateur » d'une croyance, restent sans réponse, il peut toujours être utile et surtout plus enrichissant de donner des explications en conformité avec les principes civiques et humains qui guident une vie. Si certaines données restent sans réponse, il faudra se satisfaire de ce qui est à

la portée de chacun : c'est largement suffisant pour une vie pleine. Le fait de vivre dans une ville aussi cosmopolite que Paris ne peut que susciter des ouvertures vers l'autre, comme un questionnement perpétuel et donc un enrichissement. S'enfermer dans des explications communautaristes qui frisent le repli sur soi et l'autisme, ne peut être positif dans la mesure où le lien social est fondamental pour l'équilibre de l'être humain. La richesse de l'Humanité a été mise à notre disposition comme un jardin dans lequel on pourrait se promener, rêver, construire des bouquets, mais aussi apporter sa propre contribution, même symbolique. Il est agréable de constater que Dieu nous demande dans le Livre des Musulmans de nous connaître et de nous « re-connaître » (Coran, 49/13), accepter les autres comme ils sont et pour se recommander « mutuellement la miséricorde » (Coran, 90/17). C'est le même principe que le « aime ton prochain comme toi-même » des Evangiles. Dieu donc ne change pas d'avis en fonction des peuples et des époques.

L'idée d'une lecture féminine peut paraître sacrilège pour certains, même si dans l'Islam, il n'est pas interdit aux femmes, comme dans les milieux juifs orthodoxes, de lire et de réciter le Coran – mais entre femmes. De nos jours, on peut penser, sans vouloir froisser, que le rôle politique, économique et social des femmes dans le monde leur donne le droit de s'approprier des textes, peu importe lesquels, d'une manière sereine et humble. Tout le monde y a droit.

Evidemment, aborder ce Texte coranique foisonnant avec une mentalité et une rationalité du début du 21^{ème} siècle, ne peut être sans conséquence sur la compréhension des mots et l'ordonnement des versets. Outre les difficultés et les risques de la traduction, on se doit de rester bien humble devant le mystère de cette révélation et laisser peut-être le doute s'insinuer pour mieux se rapprocher du divin, ce qui est le rappel incessant et le but ultime du Coran. Il s'agit de tenter, à travers quelques thèmes choisis, de comprendre l'aspect général d'un texte qui a nourri l'enfance pour éviter aussi bien une imitation soignée des rites qu'un rejet définitif d'une tradition par ailleurs foisonnante et très riche, comme toutes les traditions séculaires.

III

Pour commencer par ce que disent les livres universitaires, on sait que le Coran est considéré par les Musulmans comme la parole de Dieu. Ni les exégètes, ni la Tradition musulmane n'ont précisé si le Texte est toute la parole de Dieu. Révélés par l'intermédiaire du Prophète Mohamed à partir de l'an 610 de l'ère chrétienne, les versets coraniques auraient été retranscrits, selon la Tradition, très vite après leur révélation par le Prophète, sur différents supports : ostracons, omoplates de chameaux, peaux d'animaux..., surtout papyrus et parchemin probablement, le papier n'étant pas encore connu des Arabes.

Quand on parle de « Tradition musulmane », avec une majuscule, on fait référence aux savants musulmans de l'Age d'or islamique, qui a duré, selon une acception générale, du 8^{ème} au 13^{ème} siècle de l'ère chrétienne. Une époque où les Musulmans, hommes et femmes, pouvaient s'étonner de la diversité et de la

richesse de la création et où la parole et l'écrit étaient aussi libres que la pensée.

Ces divers écrits révélés ont été compilés, toujours selon la Tradition musulmane, à partir de l'an 656, sous le califat de Othman, en un ouvrage définitivement composé de 114 sourates ou chapitres, totalisant plus de 6200 versets, que l'on tient de nos jours entre nos mains. Ces sourates ont été disposées selon un ordre décroissant, de la plus longue à la plus courte, remettant ainsi en cause l'ordre traditionnel de la Révélation faite au Prophète jusqu'en 632, année de son décès. Lors de leur compilation, les sourates ont reçu un numéro et un titre. Les compilateurs ont précisé, sous chaque titre, quelles sourates ont été révélées durant la période mecquoise, de 610 à 622, an 1 de l'Hégire, et celles qui ont été révélées durant la période médinoise, de 622 à 632, date de la disparition du Prophète de l'Islam. Mais si les théologiens ou savants, orientaux ou occidentaux, s'accordent sur la révélation de la première sourate ou de quelques autres, il n'y a pas unanimité sur la suite et l'ordre du classement tel qu'il nous est donné dans le Livre sacré. Il faut faire un constant travail de déconstruction-reconstruction pour tenter de comprendre le sens des versets, quand on peut les lire dans une suite logique.

D'une manière générale, les spécialistes du Livre ont convenu que la période mecquoise installe le monothéisme parmi les fidèles de la Mecque et que la période médinoise légifère sur une construction

sociale organisée pour les habitants de Médine, située à quelques trois cents kilomètres au nord de la Mecque où les premiers Musulmans ont dû se réfugier. L'Hégire correspond ainsi au départ du Prophète et de quelques uns de ses compagnons vers cette oasis du nord, appelée auparavant Yathrib. L'installation du monothéisme n'a pas été chose facile à admettre par les tribus sédentaires de la Mecque qui ont fini par obliger les nouveaux fidèles à quitter la ville. La période mecquoise est elle-même divisée en trois moments, selon les versets révélés et selon l'importance du message à transmettre. Ainsi donc, si le Coran est constitué de plusieurs « paroles » véritablement inspirées, les raisons sociales ou mêmes politiques qui ont motivé la compilation de ces paroles en un seul ouvrage nous échappent quelque peu parce qu'elles n'ont fait l'objet d'aucun écrit contemporain. Pour les théologiens musulmans, cet acte de compilation, même politique, était un acte intelligent, sans lequel l'empire arabo-musulman n'aurait jamais été fondé ; pour les auteurs « orientalistes », c'était un acte purement politique d'une consolidation idéologique par une famille, celle des Omeyyades, qui voulait étendre son pouvoir : le changement de capitale, de Médine à Damas allait aussi dans ce sens.

Si l'on met de côté les présupposés humains ambitieux ou pas, on est bien obligé de constater que la compilation a été une œuvre nécessaire pour la

consolidation des nouveaux principes établis dans la société mecquoise et dans toute l'Arabie. La civilisation arabo-musulmane qui allait naître en est la meilleure preuve.

Assurément, la mise par écrit des révélations de l'Islam constitue non seulement la base scripturaire de la mémoire collective des Musulmans, mais aussi un patrimoine pour l'Humanité. D'un autre côté, fixer dans un même livre des prières au divin et des normes de droit civil a pour conséquence de figer le dogme et d'empêcher son adaptation aux temps et aux lieux. La compilation immédiate des versets n'a pas empêché et n'empêche toujours pas des questionnements sur la signification de nombre d'entre eux. Par ailleurs, l'extension de l'empire arabe a dû faire face à des temps et des lieux qui ont obligé à des relectures constantes du Texte. Peut-être que la disparition de l'empire musulman et l'évolution des temps vont-ils permettre un retour non pas au formalisme, mais à la donnée fondamentale du Texte sacré : le rappel du divin dans la diversité de plus en plus foisonnante de la création.

La fixation de la norme religieuse, depuis quelques siècles, a permis à certains Musulmans pratiquants de se considérer comme bons croyants dans la mesure où leur pratique des rites obéit aux cinq piliers de l'Islam. Malheureusement, la pratique des rites est parfois détachée de la vie sociale : les rapports humains ne sont donc pas basés sur la « reconnaissance » de l'autre. Dieu devient un rite, une